

En pièces détachées
La Dérison d'amour

Lucie Renaud

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, L. (2009). Compte rendu de [En pièces détachées / *La Dérison d'amour*]. *Jeu*, (133), 19–20.

Regards critiques

La Dérison d'amour

TEXTE **JEAN-DANIEL LAFOND**, EN COLLABORATION AVEC **MARIE TIFO**, D'APRÈS LES ÉCRITS DE **MARIE DE L'INCARNATION**
MISE EN SCÈNE **LORRAINE PINTAL**, ASSISTÉE DE **CLAUDE LEMELIN** / SCÉNOGRAPHIE **MICHEL GAUTHIER**
COSTUMES **CATHERINE HIGGINS** / ÉCLAIRAGES **DENIS GUÉRETTE** / MUSIQUE **YVES DUBOIS**
MAQUILLAGES **JACQUES-LEE PELLETIER** / DIRECTION GESTUELLE **JOCELYNE MONTPETIT**
AVEC **MARIE TIFO**.
COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DU TRIDENT** ET DU **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**,
PRÉSENTÉE AU TNM DU 2 AU 13 JUIN 2009.

LUCIE RENAUD **EN** **PIÈCES DÉTACHÉES**

Fille de maître-boulangier, Marie Guyart est, dès l'enfance, hantée par une existence spirituelle qui se vit dans l'intensité. Veuve après deux ans de mariage, mère d'un tout jeune enfant, elle choisit plutôt de vivre en recluse et de trouver réconfort dans la méditation et la prière. En 1632, déchirée entre l'amour qu'elle porte à son fils de 12 ans et son besoin de consacrer sa vie à Dieu, elle entre au cloître et devient Marie de l'Incarnation. Sept ans plus tard, elle débarque à Québec et y fonde un couvent dans la Basse-Ville. L'histoire d'un tel personnage serait déjà fascinante, mais elle prend une tout autre densité quand on se plonge dans les quelque 13 000 lettres que la religieuse a rédigées sur une période de trente-trois ans. Dans ces dernières, elle raconte, avec une plume particulièrement affûtée, le quotidien de la colonie. Elle évoque tantôt les difficultés à s'approprier un lieu des plus rébarbatifs, le dénuement dans lequel elle et ses contemporains doivent vivre ou les tentatives de convertir les jeunes filles des tribus indiennes de la région. Elle partage aussi ses interrogations, son amour pour son divin époux et un mysticisme non pas éthéré, mais plutôt profondément incarné. Elle y transmet aussi la tendresse qu'elle porte à son fils Claude, qui finira également par embrasser une carrière religieuse. Le style ciselé, puissamment imagé, violemment poétique par instants, trouble autant qu'il interroge.



Marie Tifo dans *la Dérison d'amour* de Jean-Daniel Lafond, mise en scène par Lorraine Pintal. Coproduction du Théâtre du Trident et du TNM, présentée au TNM en juin 2009. © Louise Leblanc.

Créée à l'occasion du 400^e anniversaire de la ville de Québec au Théâtre du Trident, en coproduction avec le TNM, *la Déraison d'amour* fait le pari assez audacieux de relater le parcours atypique de cette femme d'action, bâtisseuse et éducatrice, à travers ses écrits. Dans son documentaire *la Folle de Dieu*, le réalisateur Jean-Daniel Lafond visitait ce thème en apparence inépuisable. Sa caméra scrutait alors les liens établis entre la metteuse en scène Lorraine Pintal et la comédienne Marie Tifo, cherchant à s'approprier l'univers troublant de Marie de l'Incarnation. Les trois complices ont donc décidé de transposer cette osmose bien particulière entre deux Marie sur scène, une idée séduisante au départ, mais dont le résultat ne nous a malheureusement pas paru très probant.

Coutures apparentes

Comment extraire de milliers de lettres l'essence même de ce personnage plus grand que nature ? Peut-être dépassés par l'ampleur de la tâche, Jean-Daniel Lafond et Marie Tifo n'ont pas toujours eu la main heureuse en établissant le canevas de textes. La pièce souffre à plusieurs égards d'un métissage non entièrement assumé entre les différents registres adoptés (peinture d'époque, évocation du mysticisme du personnage, tendresse envers son fils). Cet assemblage de lettres, qui donnaient par moments l'impression de morceaux rapportés sans cohérence particulière, ne formait pas une trame dramatique puissante, apte à susciter de façon naturelle la montée d'émotions. Aux récits anecdotiques de la rudesse de la vie au Canada, certes intéressants d'un point de vue historique, il aurait peut-être été plus pertinent de suggérer le périple spirituel de cette femme de terrain, féministe avant l'heure et pourtant entièrement assujettie à cet être supérieur dont elle est amoureuse, à laquelle elle se livre corps et âme, sans aucune réserve.

Incarnar Marie

Seule en scène, en véritable femme-orchestre, tout comme la vraie Marie de l'Incarnation, Marie Tifo s'investit sur plusieurs plans à la fois. Passant, selon les lettres, de la jeune fille illusionnée à la femme rompue par l'âpreté de la vie de colonisateurs, de la mère convaincue de la nécessité d'avoir dû jadis assumer le choix déchirant de se séparer de son enfant à la mystique en extase, elle multiplie les niveaux de jeu et magnifie, parfois jusqu'à la caricature, la gestuelle élaborée par Jocelyne Montpetit.

Les éclats de voix succèdent aux chuchotements, sans qu'on saisisse exactement pourquoi, offrant un côté hétéroclite assez improbable à cet objet théâtral. Un moment, Marie Tifo déclame, ventre à terre, bras en croix. Le suivant, elle minaude presque et se donne avec une langueur amoureuse à Dieu. La voix ne porte

pas toujours également, et des bribes de texte disparaissent à l'occasion, avalés par un souffle court ou une articulation plus relâchée. La palette d'émotions manque aussi parfois de nuances, certains passages se trouvant surjoués – comme les derniers instants de la religieuse, qui perdent ainsi de leur pertinence. À d'autres moments, les mots se bousculent en un récit désordonné.

Superposer les rythmes

On se serait attendu à une plus grande subtilité dans la mise en scène de Lorraine Pintal. Marie Tifo perd beaucoup de temps à ouvrir et à fermer des coffres, à revêtir une robe dont elle se dévêtira quelques minutes plus tard. La technologie envahit le propos et aurait, elle aussi, eu avantage à être allégée. Un coffre qui devient par la suite tombeau, le plan incliné qui se transforme en bateau face à la tempête, les explosions et les flammes qui se veulent soutien de la description de l'incendie du couvent ne laissent que bien peu d'interstices au spectateur pour y inscrire en filigrane son interprétation des textes retenus. Les entre-deux, les demi-teintes, une délicatesse dans le jeu de l'actrice se seraient mieux adaptés à ces textes souvent empreints d'une lourde charge poétique, les artifices ne soutenant en rien le propos, le déformant presque.

Tel un navire en déroute, la scénographie multiplie les signaux et sème la perplexité. Des voiles translucides, d'une pâleur diaphane, oscillent au gré des scènes : mâts du Saint-Joseph, immensité du pays à conquérir, pages vierges d'écriture du journal intime ou même linceul ? Les éclairages passent tour à tour du rose le plus tendre (métaphore du discours amoureux ?) au vert menthe (couleur d'espérance ?). Cette évanescence a bien peu à voir avec l'âpreté du climat et du lieu évoqués.

La musique d'Yves Dubois se veut un étrange amalgame de pastiches d'œuvres baroques, de rythmes qu'on imagine associés aux premières nations, de dissonances intégrées artificiellement et de suggestions de halètements. À aucun moment, on ne la sent comme deuxième personnage du récit, geste sublimé qui aurait pu soutenir le propos, le mysticisme de l'héroïne, par exemple. Particulièrement anachronique, elle ne convainc que quelques instants à peine.

La vie de Marie de l'Incarnation était essentiellement partage, ouverture sur l'autre, acceptation, don de soi. Ces sentiments auraient pu se décliner à travers de multiples facettes complémentaires, qui auraient pu transformer une simple série d'événements anecdotiques en trame inspirante. Dommage que *la Déraison d'amour* laisse une impression de casse-tête en pièces détachées, qu'on abandonne sans regret de le voir complété. ■